

Le temps du poème

Gabriel Landry

Volume 27, numéro 1 (79), automne 2001

Fernand Dumont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201592ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201592ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Landry, G. (2001). Le temps du poème. *Voix et Images*, 27(1), 148–151.
<https://doi.org/10.7202/201592ar>

Le temps du poème

Gabriel Landry, Collège de Maisonneuve

De Jean-Pierre Issenhuth, on connaît surtout les chroniques données au *Devoir* et à *Liberté*, chroniques vives, décapantes, réjouissantes jusque dans leur sévère exigence. Mais du mordant critique au contemplateur méditatif de cet *Entretien d'un autre temps*¹, il y a au moins la distance du loup à la bergerie.

D'un autre temps, les quelque cent poèmes de ce recueil le sont à plus d'un titre. Écrits entre 1966 et 1988, parus pour la plupart dans une première édition donnée à l'Hexagone en 1981, ils sont d'un autre temps d'écriture et, ayant pour ainsi dire déjà vieillis, nous reviennent comme recouverts de leur patine et marqués au sceau du recul, forts de cette distance que le poète a laissée jouer en leur faveur. La table du recueil, en indiquant la date de composition de chacune des pièces (pièces que le recueil présente dans l'ordre chronologique), souligne

aussi bien cette distance prise, cet intervalle entre les derniers poèmes et la présente parution, que le temps requis, l'étendue embrassée par l'ensemble qui s'étale sur plus de vingt ans. Mais laissons là ces considérations de comptable. Ce qui confère davantage à l'entretien d'Issenhuth ses modalités inactuelles, c'est ce volontaire «anachronisme» d'une poésie s'abreuvant aux fontaines des anciens genres: élégie, hymne, églogue, idylle, toutes manières venant ravir le poème aux «postures» contemporaines en le déportant dans le champ appréciable du sans âge. Attention, lecteur: rien de pauvrement archaïsant dans tout cela, nul passésisme.

La tradition n'est qu'un point d'appui, et tout adossé au lierre qu'il soit, le poète Issenhuth est bien d'aujourd'hui, comme dit la collection de Seghers. Il est surtout hautement personnel dans cette façon de revisiter

le terroir, sa rusticité, ses saisons, depuis ce bel incipit, «Un paysan taille au diamant le verre des champs», jusqu'aux poèmes les plus récents, esquisses de fables élisant un bestiaire où dominent les oiseaux. Bucolisme et poésie sylvestre conjuguent leurs charmes (même si Issenhuth a le bucolisme inquiet), la nature est omniprésente; cette poésie tire son suc d'une matière vivante, palpitante, dont elle parvient à capter, en quelques vers, une douzaine tout au plus, les moments fragiles. Plusieurs poèmes prennent, en effet, la mesure d'un temps fugace, dont les manifestations sensibles sont autant d'épiphanies, ainsi cette «Nuit au jardin» :

Perles par la brume et l'été
Brins d'herbe, sous l'eau de la
rosée

Personne n'ose avancer
De peur que les grillons cessent (p. 113).

Comme Francis Jammes, comme le Hugo de certaines contemplations (les moins «amples»), Issenhuth sait resserrer le champ du poème sur des êtres et des choses intimes (l'herbe, la cigale, le géranium, le merle, la chandelle, le nid), mais ces rétrécissements sont le prélude à un évase-ment, de sorte que ces poèmes brefs, en apparence peu portés à la relance, débouchent sur un mouvement contraire d'expansion qui laisse toute la place à la méditation. En cédant encore une fois à la manie des parentés, et au risque de forcer un peu le cousinage, je dirais que les poèmes de cet *Entretien* se situent quelque part entre les tableaux matérialistes d'un Jean Follain et les paysages vibrants de métaphysique d'un Fernand Ouellette, poète avec lequel Issenhuth partage au moins, et ce n'est pas rien, un fort sentiment reli-

gieux, un goût de l'âme et du mystère, du sacré, tout cela étant à lire aussi bien dans certaines références explicites (Jouve, Hölderlin, Nicolas de Grigny: natures mystiques) que dans divers intitulés («Hymne aéré», «Offrande», «Antienne», «Jacob et l'ange», etc.). Car cet autre temps qui sollicite le poète et duquel il nous entretient, c'est aussi celui qui nourrit son espérance. Espérance d'un après, elle-même assez ancienne pour être hors des modes.

*
**

Le haïku, les amateurs le savent, peut comme nul autre genre poétique enregistrer le temps et le lieu présents, comme ça, *bic et nunc*, sans plus de fioritures, sans faire de bruit, mine de rien. Ce n'est pas une chose pour gens de chichi, on ose presque écrire pour gens de lettres. Rappelons-nous ce qu'en a dit le plus célèbre des haïkistes, Bashô: «c'est simplement ce qui arrive en tel lieu, à tel moment». Ce laconisme exemplaire devrait aussi, en retour, couper court à toute envie de discourir, le silence étant, paraît-il, l'attitude la plus adéquate du lecteur de ces petites choses qui veulent à peine exister. Voilà qui est fâcheux pour un chroniqueur. Qu'on se rassure, je me rasserois. Je ne dirai rien que le minimum, et tournerai avant dix-sept fois ma langue.

Deux publications de la dernière année, l'une au Loup de Gouttière, éditeur prolix, l'autre aux belles Éditions d'art Le Sabord, donnent à lire de ces petits riens qui ne sont pas rien. Le recueil de Carol Lebel² est sans conteste, des deux, le plus classique. Sans obéir scrupuleusement à

la classification traditionnelle par saisons (le livre enfile l'un à la suite de l'autre, sans divisions, 104 haïkus), il nous mène de l'automne à l'été, et avec plus de discrétion encore, du matin au soir. On a affaire à un praticien qui s'avère, au pire (façon de parler), fort honnête, au mieux tout à fait admirable, ainsi que l'exprime Michel Garneau dans sa préface louangeuse. Toujours à mi-chemin entre l'effacement et la consistance des mots et des effets, les haïkus de Carol Lebel ont pour eux la pauvreté précieuse des trouvailles et la concrétion du rudimentaire :

quelques trous en plus
le même gilet que moi
l'épouvantail (p. 46)

Les clins d'œil aux maîtres japonais ne manquent pas, mais ce goût de la tradition n'exclut pas des échantillons prélevés à même le tissu moderne :

au feu rouge
ma main sur ta cuisse offerte
on klaxonne derrière (p. 37)

Quelques pièces pèchent légèrement par abstraction ou souci métaphysique (« crépuscule/la quiétude du jardin/réveille l'indicible »), mais le recueil offre assez de réussites pour que j'en interrompe ici le commentaire.

Les séquences de trois vers colligées dans *À tout hasard*³ ne relèvent du haïku, sauf exception, que parce qu'elles ont trois vers. Oui, c'est bien peu. En réalité, ces vers jouent de ce format économe sur un mode parodique, à l'occidentale, pour ne pas dire à l'américaine, puisque leurs auteurs, Carl Lacharité et Pierre Labrie, se sont amusés à publier la production de ce qu'ils appellent une démarche fast-food : au minimum cinquante poèmes pour soixante minutes d'écriture,

étant entendu que, pour eux, « un poème n'a que trois lignes, et ce, sans souci de qualité ». Leur livre est un assez drolatique fourre-tout de slogans triviaux ou débonnaires, de maximes recyclées et de blagues indigestes, au milieu desquels des inserts photographiques volontiers kitsch interdisent de penser, au cas où l'on n'aurait pas compris que les auteurs se prennent au sérieux. Une préface et une postface signées par les coauteurs légitimement par l'humour et l'auto-dérision pareilles loufoqueries, dont la part qui m'est la plus chère me ramène précisément à ce dont il était d'abord question et sur quoi l'on ne saurait s'étendre, à savoir cette chose impossible à commenter qui se nomme haïku :

des applaudissements
à la machine à écrire
ta nomination au chômage

*
**

Les Éditions Prise de parole rééditent, sous le titre de *Sudbury*⁴, trois recueils substantiels du poète franco-ontarien Patrice Desbiens. Préface et commentaires critiques soulignent la singularité de cette écriture qui découpe au scalpel un réel cru. La poésie de Desbiens est en effet la radioscopie d'un quotidien de grisaille et de désarroi, trivial, lavé de toute illusion, imperturbable dans sa sottise : « la réalité est un bouncer ». De Cornwall à Timmins, du bar cheap à la chambre moche, du Woolworth au restaurant du coin, c'est la petite vie, jaune comme une vieille photo, terne mur à mur, tout juste éclairée à l'ombre des scotches et au feu des cigarettes qu'on fume contre l'ennui. Ce naturalisme taverneux de

poète beat laisserait vite s'il n'était innervé par un humour musclé et un sens assez rare du tragicomique. Il est difficile de citer en les tirant de leur contexte des vers représentatifs, car l'intérêt de nombreux poèmes tient à l'ensemble de leur composition, qui semble lâche au premier coup d'œil mais s'avère élaborée. Ces poèmes sont relativement longs et installent par là une forme relevant du soliloque, forme composite où sont juxtaposés tranches de vie et flashes, événements insignifiants («J'ai payé mon compte de téléphone aujourd'hui») et lubies éthyliques. Leitmotive et répétitions diverses sont des figures importantes, qui donnent à l'écriture de ce Larkin ti-pop son essentiel côté rengaine. Si la vie est réellement absurde, elle ne peut l'être que tous les jours. Mais la platitude du monde paraissant insolite à force d'être montrée, le réalisme ne va pas sans effets déréalisants :

dans cette chambre
où j'entends soupirer
l'horloge
l'horloge
l'horloge et
les gémissements de mes
shoe-claques meurtries
[...]
c'est comme d'habitude
la noyade. (p. 127-128)

Le regard de Desbiens, clinique ou transfigurant, n'en reste pas moins vissé, pour le pire et le moins pire, au banal du temps présent, de son temps à lui. Un temps à partir duquel il invente à nouveaux frais la poésie du quotidien.

-
1. Jean-Pierre Issenhuth, *Entretien d'un autre temps*, Montréal, Éditions du Noroît, 2001, 132 p.
 2. Carol Lebel, *Des mondes nous échappent*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000, 69 p.
 3. Pierre Labrie et Carl Lacharité, *À tout hasard*, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2000, non paginé.
 4. Patrice Desbiens, *Sudbury*, Ottawa, Prise de parole, 2000, 259 p.